

La construction d'une tradition alimentaire: boire la bière en Alsace

Bertrand Hell

Volume 12, numéro 1, 1990

L'alimentation
Foodways

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1081660ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1081660ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association Canadienne d'Ethnologie et de Folklore

ISSN

1481-5974 (imprimé)

1708-0401 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Hell, B. (1990). La construction d'une tradition alimentaire: boire la bière en Alsace. *Ethnologies*, 12(1), 55-67. <https://doi.org/10.7202/1081660ar>

La construction d'une tradition alimentaire: boire la bière en Alsace

Bertrand HELL

La chope de bière et le port du costume régional permettent dans l'imaginaire et l'iconographie populaires de signifier, de marquer une identité "alsacienne." C'est d'ailleurs à la bière que les ménagères prenaient soin "traditionnellement" d'amidonner leurs célèbres coiffes. Au delà du cliché caricatural et réducteur la consommation de bière en Alsace est un fait social important confirmé par les études statistiques et économiques.

La "tradition" volontiers avancée tant par les industriels de la bière que par les défenseurs d'une présumée "identité alsacienne" constitue-t-elle pour autant un objet scientifique d'approche ethnologique? Une telle question mérite d'être posée en préliminaire de toute analyse: nos collègues sociologues qui partagent avec nous l'étude de certains faits sociaux contemporains, nous rendent à juste titre attentif aux risques d'égarements épistémologiques auxquels peuvent conduire une interprétation centrée exclusivement sur les stéréotypes ethnocentriques. Au terme de notre travail de recherche¹ il nous est apparu que les traits spécifiques—comprenons selon la formule de Marc Augé ces "surplus de signification que l'homme répartit entre les choses"²—de la consommation régionale de bière ne peuvent s'éclairer qu'au regard de la consommation des autres boissons alcoolisées et tout particulièrement celle du vin, autre breuvage dit du "terroir" car produit et consommé en Alsace.

1. B. Hell, *L'homme et la bière*, Strasbourg, Eds. JP GYSS, 1983.

2. "C'est ce surplus de signification que l'homme répartit entre les choses selon des lois de la pensée symbolique que l'ethnologue et le linguiste ont pour mission d'étudier." M. Augé, "L'espace de labyrinthe et le temps du héros," in *Temps Perdu, Temps Retrouvé*, Neuchâtel, Musée d'Ethnographie, 1985, p. 13.

C'est en effet en opposition marquée au vin que se définissent les éléments constitutifs de cette tradition liée à la bière. En isoler les traits caractéristiques ne suffit cependant pas à les rendre pleinement intelligibles. Leur agencement interne s'inscrit dans un système de représentations dont il convient aussi de suivre l'évolution.

1. Un discrédit étonnant

L'Alsace est avec le Nord et la Lorraine la grande région brassicole de France. Le titre "Bière d'Alsace" est un label recherché par les industries brassicoles soucieuses d'associer leur production à un terroir. Et pourtant l'enquêteur ne retrouve en Alsace aucune trace d'une éventuelle "civilisation de la bière" telle qu'elle transparait dans la description faite par l'ethnologue G. Charachidzé des choix culturels opérés par les montagnards de Georgie.³ Rien même ne permet d'établir une simple comparaison avec les autres grandes contrées productrices de bière en Europe: Belgique, Angleterre ou Bavière. Peu ou pas de chansons à boire, de joyeuses confréries de buveurs; les fêtes de la bière, si elles existent ne constituent en aucun cas de véritables kermesses populaires et leur audience reste très locale; aucune trace de la bière dans les contes et légendes... Une première différence significative se fait jour avec le vin, boisson riche en rituels festifs en Alsace.

Bien au contraire, différents éléments recueillis dans les archives du Moyen-Age permettent de parler d'un véritable discrédit dont souffre la bière à cette époque; certaines clauses édictées à l'adresse des corvéables lors des sessions colongères d'Herlisheim ou de Kuehheim (Haut-Rhin) raillent les buveurs de bière; Jean-Michel Moscherosch, le syndic de la ville de Strasbourg, affirme en 1669 "je crains l'eau et la bière, dans le vin réside la vraie vie." Autre source alsacienne, le docteur Simon Pauli remarque en 1665:

Drinck Win und warff

Drinck Beer und verdarf

(celui qui boit du vin se régénère

celui qui boit de la bière dépérit)

Ces commentaires rejoignent le célèbre épigramme de Julien, gouverneur des Gaules en 255, qui fustige la bière à la "forte odeur de bouc." Ce discrédit de la bière résulte essentiellement à l'évidence d'une *opposition au vin* et, en Alsace, ce sont des villages vinicoles

3. G. Charachidzé, *Le système religieux de la Georgie païenne*, Paris, Maspero, 1968.

que proviennent les diatribes les plus virulentes. Tel proverbe de la région de Hunahwir, pays de vin réputé, est à ce titre éloquent:

Beim besten Bier verreckt mehr Schier
(Même la meilleure bière me fait crever)

Quant à la légende des buveurs de bière de Saint Hippolyte, autre bourgade du vignoble, elle attribue l'existence d'une "ruelle de la dérobee" au fait que les amateurs de bière de cette localité devaient utiliser un passage secret pour aller, à l'insu de tous, épancher leur soif honteuse!

Discrédit d'autant plus étonnant que l'on sait par ailleurs que la consommation de bière était bien réelle. Ainsi par l'étude des registres de taxation des villes on peut effectivement mesurer l'importance quantitative de la production et de la consommation brassicole régionale. Pourquoi alors un tel rejet revêtant de véritables formes passionnelles? Pour les historiens le constat est aisé; Rodolphe Reuss, spécialiste de l'Alsace du XVIIe siècle écrit:

"La bière est évidemment considérée comme une boisson vulgaire et tandis que les princes de l'Allemagne du Nord la dégustent dans leurs grands hanaps d'argent, le petit bourgeois de la Haute et Basse Alsace la dédaigne et ne la fait point figurer sur sa table"⁴

Fernand Braudel dans son ouvrage *Les structures du quotidien* (1979) décrit la bière au Moyen-Age comme "la boisson des pauvres et des barbares." Cette dernière remarque paraît particulièrement judicieuse; elle souligne d'une part l'importance des antagonismes économiques et sociaux que manifeste l'opposition vin/bière à cette époque, mais elle nous renvoie aussi, par cette référence aux "barbares," au droit fil de notre propos, à savoir les représentations articulées autour de la bière.

L'importance de la bière, authentique breuvage sacrificiel, dans les cérémonies religieuses et les pratiques culturelles des populations autochtones, devenues "barbares" après la christianisation, est connue. Georges Dumézil a émis l'hypothèse que la célèbre ambrosie des Indo-Européens, substance de vie placée au coeur même de toutes les croyances religieuses, n'était autre qu'une bière d'orge.⁵ Maurice Cahen a, à partir d'une analyse sémantique du vocabulaire de la libation, mis en lumière la place fondamentale occupée par la bière dans

4. Rodolphe Reuss, *L'Alsace au XVIIe siècle*, Paris, Bouillon, 1897.

5. Georges Dumézil, *Le festin d'immortalité*, Paris, Geuthner, 1924.

la religion des Anciens Germains.⁶ Tous les chroniqueurs des premiers siècles de notre ère, de Venantius Fortunatus à Saint Colomban, insistent sur l'importance des beuveries rituelles des libations pratiquées par les Alamans entre Bâle et Mayence, aire géographique englobant l'Alsace. Notations ethnographiques, analyse sémantique ou hypothèse scientifique concordent: la bière apparaît comme la véritable boisson communiale de la religion païenne préchrétienne.

La christianisation de l'Alsace, tache à laquelle la royauté franque s'attacha à partir du VI^e siècle, se heurtait à une religion dans laquelle le chaudron de bière jouait un rôle de premier plan. La rencontre de ces deux religions peut d'une certaine manière se percevoir sous l'angle de *l'opposition du vin et de la bière*.

2. La rencontre de deux civilisations

Opposition parfaitement illustrée par la "Vita Columbani" qui rapporte que ce moine irlandais prêchant sur l'une des rives du Rhin, fut dérangé par une libation païenne qui se déroulait non loin de lui; les chants et les prières couvraient sa voix, l'empêchant de convertir les "païens." De son souffle il renversa l'énorme chaudron et la bière se déversa sur le sol. Emmerveillés, rapporte la tradition, les païens se convertirent à la nouvelle religion.

Saint Boniface rendit dans son "Indiculus Superstitionum" les missionnaires attentifs à l'importance de la bière dans les fêtes païennes en particulier lors des libations funéraires. De même que l'évangélisation durable du monde rural supposait une adaptation du calendrier liturgique au cycle calendaire traditionnel, de même l'Eglise devait substituer à la bière, véritable hiérophanie, le vin, le sang du nouveau Dieu. Victime de cette véritable guerre de religion opposant la religion catholique et la civilisation latine à la religion païenne et à la civilisation barbare du Nord, la bière, *boisson du vaincu*, devient la boisson des pauvres, des manants, un breuvage vulgaire dont on oppose encore aujourd'hui couramment la rudesse, à la "finesse," à la "subtilité" du vin.

Une légende significative n'attribue-t-elle pas à Judas l'invention de la bière? Celui-ci parodiant le miracle accompli par Jésus aux noces de Canaa ne put, misérable imitateur, que transformer l'eau en bière. Un historien allemand, Erich Maria Schranka, remarque que les conciles germaniques durent intervenir plusieurs fois pour limiter les li-

6. Maurice Cahen, *La libation*, Paris, Champion, 1921.

bations en l'honneur des Saints, pratiques trop fortement teintées aux yeux de l'Eglise de paganisme...⁷

3. Bière et protestantisme

La nouvelle religion et la sacralité du vin solidement établie, la lutte contre la bière va perdre de sa virulence. Mais cette boisson va surtout profiter du protestantisme, courant réformiste en lequel on perçoit une réaction nordiste contre l'hégémonie de la civilisation latine. Pour Luther (*Propos de table*, Frankfort, 1574) si "le vin est un don de Dieu, la bière est une tradition humaine."

A la lecture des archives municipales, on constate que le véritable essor de la brasserie strasbourgeoise—non tributaire de la production de vin et des aléas saisonniers (gel de vignes par exemple)—remonte précisément au début du XVIIe siècle. Le tableau des corporations de la ville de Strasbourg de 1789 montre d'autre part que les 33 brasseurs sont tous *protestants* alors que les "Weinsticher" (gourmets de vin) sont exclusivement catholiques.

Certes il faut tenir compte, en suivant les travaux du sociologue Max Weber, de la relation entre développement capitaliste et protestantisme. De même il convient, avec les économistes, de retenir comme déterminant pour l'évolution de la production et de la consommation de bière à cette époque, une analyse des prix d'achats comparés des boissons alcoolisées, tout comme il convient également de souligner, avec les historiens, l'influence des mercenaires apparus en Alsace au cours de la guerre de Trente Ans (1618-1648). Mais tous ces faits historiques n'excluent nullement un autre éclairage—complémentaire et convergent—proposé par l'ethnologue. Celui-ci met en évidence la relation unissant le vin et le catholicisme d'une part et la bière, le protestantisme et le tabac d'autre part. Fruit, selon la formule de Luther, de la "tradition humaine," la bière, sans gagner bien sûr une éventuelle sacralité ou un rôle privilégié dans le système de pensée de la Réforme, a tout simplement perdu peu à peu ce caractère infernal, démoniaque, ce discrédit que l'Eglise catholique lui attachait depuis les premiers siècles de la christianisation. La bière est redevenue lentement à partir du XVIIe siècle une boisson normale, quotidienne et cela d'autant plus facilement que les croyances religieuses qui sous-tendaient les rituels de consommation fondant son importance dans la libation s'étaient désagrégées et ne justifiaient donc plus une intervention aussi coercitive des autorités ecclésiastiques.

7. Erich Maria Schranka, *Ein Buch vom Bier*, Frankfurt, Waldman, 1886.

4. Un saint patron laïc

De nombreux saints patrons se partagent le privilège de protéger les brasseurs. Ils n'ont pour la plupart qu'une audience régionale: Saint Arnould de Metz en Lorraine, Saint Arnould de Tiegem dans le Nord, Saint Léonard à Strasbourg, Saint Florian en Bavière, la Vierge Marie à Paris... La corporation des brasseurs—la relative notoriété de Saint Arnould étant très récente—ne connaît pas, à l'image de celle des boulangers se plaçant sous la protection de Saint Honoré ou celle des orfèvres avec Saint Eloi, un véritable saint protecteur reconnu par tous.

Il existe cependant un personnage légendaire, *laïc*, lié à la bière et reconnu aussi bien en Allemagne, en Belgique qu'en France: Gambrinus. Ce roi légendaire, protecteur de la bière, apparaît pour la première fois dans l'iconographie en Allemagne en 1543. Personnage énigmatique, quelque peu bouffon, le bon Gambrinus va connaître une extraordinaire diffusion jusqu'à devenir au XIXe siècle un véritable *dieu de la bière* loué par les prières et des chants, glorifié par une abondante iconographie. L'écrivain Charles Monselet écrit (*Les Souliers de Sterne*, Paris, 1874): "la royauté de Gambrinus est partout reconnue. En Allemagne et surtout en Prusse on ne jure que par Gambrinus et, de même qu'à Strasbourg, son image décore et protège la plupart des tavernes."

Ferdinand Reiber, érudit local du XIXe siècle, remarque pour sa part: "Certains auteurs vont jusqu'à canoniser Gambrinus en personne. L'Eglise n'a jamais reconnu ce saint de la bière."⁸

Ainsi, longtemps combattue par les autorités ecclésiastiques, la bière va, lors de la renaissance de sa consommation, se placer logiquement sous la protection d'un personnage indépendant de l'Eglise: le roi Gambrinus.

5. La renaissance d'une tradition

Amorcé au XVIe siècle, le développement de la consommation de bière en Alsace va se poursuivre régulièrement pendant deux siècles—les barrières juridiques et religieuses étant définitivement levées—jusqu'à atteindre au XIXe siècle une importance considérable. A partir de 1850 s'ouvre une période particulièrement faste connu comme "l'âge d'or" de la brasserie alsacienne. Quelques chiffres résumant éloquemment cette situation; d'après la *Revue de la brasserie* éditée à Paris, la moyenne de la consommation (par an et par habitant) s'élevait en 1880 à 22 litres en France, à 52 litres en Alsace

8. Ferdinand Reiber, *Etudes Gambrinales*, Paris, Berger-Levrault, 1889.

et en Lorraine pour atteindre. . . 125 litres pour le département du Bas-Rhin. Faut-il d'ailleurs s'étonner que la moyenne de consommation de bière soit sensiblement moins élevée dans le Haut-Rhin, département majoritairement catholique par rapport au Bas-Rhin plus influencé par le protestantisme?

Ces statistiques témoignent d'une réalité quotidienne, d'un fait vécu. L'importance de la consommation de la bière à Strasbourg et en Alsace a frappé de nombreux écrivains et voyageurs du XIXe siècle; plusieurs récits témoignent de l'étonnement des "Français" devant l'ampleur de cette consommation de bière dans nos régions. Charles Monselet écrit par exemple: "Si Gambrinus revenait au monde, il n'hésiterait pas à faire de Strasbourg sa capitale. Tout en effet dans cette ville se ressent de la domination de la bière. Les hommes ont le visage couleur de bière. La terre et les maisons sont rouges, comme la bière. Les femmes (je parle des femmes du peuple) ont l'air de chopas qui marchent" (*Les Souliers de Sterne*, Paris, 1874).

Dans le journal *Le Temps* du 19 août 1879, un chroniqueur remarque: "En Alsace on boit de la bière à toute heure du jour, avant les repas comme apéritif, après les repas comme digestif. . ."

Bien des facteurs ont contribué à cette renaissance de la consommation de bière: les découvertes scientifiques et les innovations technologiques ont permis d'assurer de meilleurs procédés de fabrication et de conservation, l'extension des lignes de chemin de fer ont assuré des débouchés par l'exportation. Cette renaissance ne se limite cependant pas à un simple accroissement de la consommation et de la production; une donnée, fondamentale à nos yeux, échappe en effet aux chiffres fournis par les statistiques. A partir du XVIe siècle, l'image de la bière change lentement et, au XIXe siècle, elle perd ce 0b-caractère malsain que l'Ecole médicale de Salerne dénonçait en elle dès le XIIIe siècle. Ainsi en 1816, un médecin écrit à propos de la bière strasbourgeoise: "la bière est une boisson très salubre. . ." Toujours au XIXe siècle, le docteur Stoeber rapporte dans sa *Description du département du Bas-Rhin*: "la bonne bière, telle qu'elle est fabriquée à Strasbourg, depuis quelques années n'est pas une boisson malsaine" (1860).

L'introduction du houblon, rendue peu à peu obligatoire par les ordonnances réglementant les corporations de brasseurs à partir du XVIe siècle, n'est certainement pas étrangère à cette nouvelle perception d'une boisson préparée comme la rappelle en 1637 Michel Le Long, médecin de l'Ecole de Salerne, à partir de "grains pourris et corrompus." Outre ses propriétés aromatiques et antiseptiques, il apparaît que la doctrine des flux humoraux, clef de voûte au Moyen-

Age du savoir médical et... gastronomique, confiait au houblon, plante sèche, le soin d'atténuer la chaleur bilieuse entretenue par la bouillie d'orge.

On peut dès lors presque pas à pas suivre de la fin du XVIII^e siècle à la période contemporaine ce qui apparaît comme une véritable renaissance d'une tradition alimentaire. De nombreux facteurs explicatifs sont à considérer quant à ce renouveau: économique (évolution comparée du prix des boissons courantes), historique (l'importance du fait militaire en Alsace et la présence d'un fort contingent) ou technique (le passage du stage artisanal à celui de production semi-industrielle). L'ethnologue peut quant à lui, mettre en relief au cœur des logiques utilitaires certaines "raisons culturelles" analysées par M. Sahlins pour d'autres objets (consommation alimentaire carnée et tradition vestimentaire). Réinvestie culturellement, la bière occupe une place nettement définie dans l'imaginaire régional sous-tendant les pratiques quotidiennes de consommation, place à laquelle le vin ne peut prétendre. De fait, on retrouve inscrit en filigrane de chacun des éléments constitutifs de cette "tradition brasseur" reconstruite, une opposition marquée au vin. Explorons quelques fondements de cette reconstruction culturelle.

6. La bière et le tabac

L'extraordinaire diffusion du tabac à fumer et l'accroissement spectaculaire des habitudes de consommation au cours de notre siècle risquent de masquer les liens très étroits qui unissent depuis le XVI^e siècle en Alsace la bière et le tabac. Aussi bien les arrêtés de police que les chroniques du XVII^e siècle parlent de *tabak trinken* (boire le tabac). D'après une *Description du département du Bas-Rhin* datée de 1860:

L'habitude de fumer, si répandue et si ancienne en Alsace ne contribue pas peu à entretenir et à augmenter la consommation de bière.

D'ailleurs déjà en 1659, le colmarien Valentin Barth remarque que la consommation du tabac se révèle plus fréquente en milieu étudiant car selon lui l'habitude de s'enivrer à la bière y est déjà solidement établie.

Bière et tabac constituent en effet une véritable alliance populaire. D'après les consommateurs, bière et tabac "vont ensemble." Le fumeur retrouve dans la bière l'âcreté du tabac et le buveur, dans le tabac, l'amertume de la bière. Il y a encore quelques années, certains brasseurs artisanaux anglais ajoutaient couramment du tabac

dans leur brassin. La bière est perçue comme une boisson “rude,” voire “grossière” moins fine que le vin; à son odeur marquée on oppose le “bouquet” du vin et dès lors le fait de fumer se révèle plus compatible à la consommation de bière. Cette alliance de la bière et du tabac s’inscrit dans le schème esquissé précédemment; c’est une trilogie bière-tabac-protestantisme qui se dessine de fait. Car on sait que l’Eglise catholique a mené à la fin du Moyen-Age une lutte virulente contre le tabac dénommé “herbe du diable.” En 1621 le pape Urbain menaça d’excommunication les fumeurs et priseurs de tabac.

Boire de la bière et fumer du tabac sont avant tous des actes virils. L’âcreté de la nicotine, l’amertume du houblon se rejoignent, goûts rudes et caractérisent par rapport au doux, au fruité féminin, le masculin.

Au sein de cette communauté masculine la bière et le tabac favorisent une sociabilité particulière et scellent une alliance symbolique s’articulant autour d’une même virilité. Il est d’ailleurs tout à fait significatif que le service militaire, véritable rite d’initiation masculine, marque pour les jeunes une période déterminante dans l’acquisition d’habitudes de consommation aussi bien pour la bière que pour le tabac. Cette association entre la bière et le tabac confère à la *Bierstub* (le débit de bière) une atmosphère bien particulière. Vaste salle enfumée et bruyante, au mobilier simple, bancs et tables grossièrement taillés, la *Bierstub* s’oppose à la *Wynstub* (le débit de vin) où dans un intérieur intime, calme et coquet, l’Alsacien peut déguster son vin. Mais le vrai buveur de bière apprécie cette ambiance dite rustique et il privilégie tout autant le cadre et l’atmosphère de la brasserie que la bière qui lui est servie. Chacun est en mesure de narrer une anecdote témoignant du soudain désintéret de la clientèle d’une *Bierstub* pour son établissement de prédilection pour peu que le tenancier se soit laissé aller—dans un souci pourtant légitime “d’hygiène”—à la remettre à neuf!

7. La bière et le porc

Dans la vie sociale de l’Alsacien, la gastronomie occupe une place considérable; Charles Gérard n’hésite pas au milieu du XIXe siècle à y voir un des traits caractéristiques de sa personnalité: “...les mangeries alsaciennes étaient parvenues au XVe siècle à un état d’habitude et de persistance qui formait un des traits les plus expressifs du caractère national...Ni la Réforme, ni le temps, ni la conquête française ne réussirent à déraciner ces habitudes qui semblent décidément congénitales dans la race alsacienne” (1877). Dans cette tradition gastronomique régionale, la bière se trouve associée à la viande de

porc; l'opposition vin/bière se retrouve dans les habitudes alimentaires régionales; au vin, boisson "fine," au bouquet parfumé et spirituel, correspond une cuisine préparée, élaborée; à la bière boisson plus fruste, correspond plutôt une cuisine simple, plus grossière. La bière se place du côté du gras. L'assemblée des buveurs se fait traditionnellement autour du cochon; si la bière ne constitue pas, surtout en comparaison avec le vin, une boisson de table, elle s'impose néanmoins dans la tradition gastronomique régionale pour accompagner les innombrables variétés de cochonnailles: *gefuedler Säunawe, Wädèle, Ufschnitt, Mawewurscht*, etc. et bien sûr la choucroute qui, si elle se laisse gâter par le vin blanc, ne s'apprécie par les connaisseurs qu'avec la bière.

D'après la croyance populaire, la bière "facilite la digestion," "évite les lourdeurs d'estomac désagréables" et permet d'obtenir la *Bettschwäre*, cette lourdeur qui favorise le sommeil. La bière permet également "d'éliminer," de "nettoyer l'organisme;" une bonne bière est une bière qui fait "pisser": la *Brunzbier* que l'Alsacien oppose à la *Waddelbrüj*, la *Blembel*, la bière qui ne "passe pas." Faut-il dès lors s'étonner qu'on évalue encore aujourd'hui la réussite des fêtes de la bière à l'importance des rigoles d'urine dévalant les rues du village? Cette perception populaire des effets de la bière est confirmée par les travaux des biochimistes (on se réfèrera par exemple aux *Cahiers de Nutrition et de Diététique* publiés par l'INSERM). Ceux-ci ont pu mettre en évidence une fonction diurétique de la bière agissant par le blocage d'hormones spécifiques. Ce pouvoir diurétique était déjà connu, des médecins de la célèbre école de médecins de Salerne dès le XIIe siècle et des alchimistes tel Paracelse.

Relevons, sans en pénétrer ici toutes les arcanes, que la pensée symbolique met en correspondance la bière et le porc sur de multiples registres:

GASTRONOMIQUE: Cette correspondance est ancienne puisque selon une saga nord germanique, *Les dits de Grimnir*, les guerriers tombés au combat se nourriront dans le Walhalla de la chair de sanglier et boiront de la bière.

TECHNIQUE: la chambre de chaleur de la touraille est appelée *d'Soie* (la truie) par les brasseurs; certains brasseurs jetaient des pieds de porc dans le brassin pour "faciliter" la précipitation du moût.

SYMBOLIQUE: D'après la mythologie nordique, c'est la bave d'un sanglier qui permet de faire fermenter la première bière brassée par les hommes. On connaît par ailleurs la relation qui associe le porc, la bière et monde chthonien des Morts dans les systèmes mythologiques européens.

8. Une commensalité masculine particulière

La bière est une boisson virile, un breuvage masculin. Certes, c'est un breuvage alcoolisé qui se place de ce fait du côté des hommes, mais c'est également, facteur important de la commensalité particulière liée à sa consommation, une boisson qui se boit par grandes quantités; *Bier wird mehr gesoffen als getrunken* (la bière est plus engloutie que bue), affirme le parler populaire. Si l'Alsacien "déguste," "sirote" son vin (*Winmämmele, Winpfetze*), il "engloutit" la bière; toutes les expressions dialectales liées à sa consommation sous-entendent une idée de "grande consommation," de "gorgées importantes": *saufen, läppere* ou encore *eins hinter d'Krawe schitte* (s'en verser un derrière le col). Dans les brasseries, la coutume de l'*Eichen* reste courante; elle consiste à "mesurer" la valeur d'un nouvel ouvrier en vérifiant sa capacité d'absorption de bière! En Alsace comme dans le Nord, la réussite d'une fête de la bière se mesure au nombre d'hectolitres de bière consommée. Dans les bals de campagne autour de Strasbourg ou dans certains débits de bière, les consommateurs alignent avec fierté sur la table un nombre impressionnant de canettes vides, que la serveuse, connaissant les coutumes gambrinales, se gardera bien de débarrasser; quant aux habitués des *Stammtisch* de bière (les tables d'habitueés de bistrots), ils sont tous en mesure de vous narrer les exploits quasi mythiques de certains buveurs (le "petit Hans" et ses vingt-cinq litres par jour: Seppala qui avale une botte de cinq litres d'un trait!). Boisson des hommes, boisson forte permettant d'affirmer sa virilité, la bière occupe une place importante chez les jeunes. Il existe incontestablement un "mythe de la canette" fortement contraignant dans les casernes, chez les jeunes appelés, ou au sein des bandes d'adolescents qui se réunissent pour les traditionnelles "virées" du samedi soir. L'admission dans la société des buveurs de bière comme l'inévitable "première cuite" souligne l'acquisition d'un nouveau statut social et marque l'intégration dans la société des hommes. Ce rôle joué par la bière au sein des groupes de jeunes n'est pas sans rappeler l'importance de la libation au sein des sociétés d'hommes de l'ancienne Germanie, les célèbres *Männerbunde*... Boisson d'Homme, la bière rapproche les hommes. Elle

favorise dans l'assemblée des buveurs une certaine communication sociale, crée des liens dans une communauté apparemment non homogène. Dans toutes les situations où des hommes de condition sociale et d'éducation différentes se retrouvent, clubs de sport, réunions d'anciens élèves d'un lycée, "virées" de militaires en permission..., un certain accord tacite s'effectue rapidement autour de la boisson: la même bière-pression, le "demi" ou la "canette." La bière permet alors une certaine cohésion particulière au sein du groupe; elle élimine toute appartenance à une classe, à un milieu, elle libère d'une étiquette sociale pourtant étonnamment contraignante; l'assemblée disparate des buveurs se transforme grâce à la bière en une réunion d'hommes. Malgré des statuts, des conditions différentes, elle permet une communication privilégiée: elle efface les différences et ne met en présence que des hommes dont les préoccupations, les gestes importants de vie quotidienne sont fondamentalement les mêmes. Elle favorise ainsi une relation particulière qu'on ne retrouve pas aussi rapide et aussi marquée pour les autres alcools. L'eau-de-vie alsacienne, le *Schnaps* consacre des rituels d'alliance au sein d'un groupe où "l'étranger" est exclu, elle ponctue les moments forts de la vie collective d'une communauté homogène, fermée; ainsi lors de l'abattage du cochon, elle scelle un pacte, resserre les liens entre les membres de la communauté, membres de la famille et proches voisins; quant au vin, malgré son rôle social de premier plan, son choix, ses critères de sélection font inévitablement resurgir les différences de condition sociale, l'appartenance à un groupe culturellement marqué. Seule la bière permet à une assemblée de buveurs venus d'horizons différents, une même virilité, une même identité, une fraternité d'hommes inévitablement éphémère.

9. La parole du buveur

Aspect non négligeable de cette commensalité, la parole du buveur de bière se distingue de celles des autres consommateurs d'alcool. Il existe une indéniable atmosphère propre à toutes les réunions de buveurs de bière, et cet esprit particulier existe non seulement au sein d'une assemblée hétérogène socialement—tels les clubs de sport avec présence d'étudiants, d'ouvriers, de professions libérales—mais se retrouve étonnamment identique dans ses manifestations, ses chansons, ses plaisanteries, son vocabulaire pour toutes les réunions de buveurs de bière: cadres d'une même entreprise, ouvriers retraités d'une usine, militaires en permission, étudiants. Avec la bière, les hommes dénouent rapidement la cravate, "tombent" la veste et retroussent les manches; les cols s'ouvrent, une complicité s'établit,

une complicité d'hommes. La bière permet alors une certaine licence de gestes, d'attitudes, de paroles. Elle autorise certaines plaisanteries, un vocabulaire qui en temps normal seraient prohibés, "mal vus," "inconvenants." Les histoires, les plaisanteries fusent, pas toujours les plus fines, qu'importe: quels que soient le milieu social et le niveau d'éducation, les rires jaillissent de bon coeur ponctués de claques sonores sur les épaules.

Certes, d'une manière générale, l'alcool libère et cette licence, cette absence de retenue, peut caractériser toutes les réunions d'hommes s'accompagnant d'une forte consommation d'alcool. On remarque cependant que cet esprit particulier qui anime une communauté de buveurs de bière se manifeste avant que les effets de l'alcool ne se fassent ressentir. Passer une soirée à plusieurs devant les chopes de bière, c'est choisir un cadre, privilégier une atmosphère où les rires, les plaisanteries, les chansons vont jaillir spontanément dès le début de la soirée. L'occasion même de la bière consommée en groupe consiste à retrouver cette fraternité d'hommes, cet esprit de beuverie masculine. La beuverie à la bière ouvre une parenthèse dans l'espace social: l'Homo Hierarchicus, marqué par son statut social, s'efface, seul demeure l'Homme. Une certaine parole devient alors permise. Le discours social, celui qui caractérise la bière, joue également un rôle libérateur au niveau de la langue. Dans l'assemblée des buveurs de bière, nul ne relève la parole légère; un langage cru ne surprend pas, pas plus que la plaisanterie facile ne choque. Une même complicité relie les buveurs autour d'une parole d'homme. Le discours des buveurs s'articule autour d'une même virilité valorisée dont témoignent les plaisanteries, les allusions ou les chansons.

Suspension de l'ordre social, la beuverie à la bière ne peut se prolonger indéfiniment. Les exigences d'une vie sociale hiérarchisée reprennent avec des contraintes gestuelles, de langage, de modes de vie. Et à la durabilité des liens sociaux que scelle la consommation de Schnaps, on peut, dans une certaine mesure, opposer le caractère intense mais éphémère des rapports sociaux qui s'établissent lors de la consommation de bière. D'ailleurs ne met-on pas en garde le buveur de bière:

Was am Biertisch gesprochen wird, dauert nicht bis zum nächsten Morgen!

(Ce qui est dit à la table de la brasserie, ne dure pas jusqu'au lendemain matin!)